

devant nous l'attachante figure que fut l'archevêque de Saint-Boniface. *Il la pose,* " etc.

Ensuite son flair de fin limier, qui brûle du désir de montrer sa bonne volonté, a vite déterré de mon livre des " réflexions naïves, " que les censeurs qui l'ont examiné ont eu le tort de laisser passer. Or, donc, cher Philalèthe, vous qui êtes si peu naïf, veuillez donc prendre connaissance de ce que vient de m'écrire de Paris un auteur français, qui est aussi bon littérateur que familier avec l'actuce des gens rusés comme vous. Ne m'attendant point à l'honneur d'un message de sa part, puisque je ne lui avais même pas écrit, je n'ai pas eu le temps de lui demander la permission de produire son nom.

" J'ai reçu, " écrit-il " votre précieux volume, que je viens de dévorer d'un trait. Vous avez été bien inspiré. C'est parfait. Vous avez su éviter l'écueil du panégyriste à outrance pour laisser parler l'historien qui traduit le rayonnement de la vérité. Et rien n'est beau comme le vrai sans fard. A vous lire, on sent que vous écrivez en homme qui va droit au but et sait ce qu'il veut dire. Vos réflexions, chemin faisant, vos aperçus personnels sur les individus, les événements et les institutions portent le cachet de la dignité et de la sagesse. "

Avez-vous bien lu ? Mes réflexions, au cours du volume que vous critiquez, sont dignes et sages ! Mais peut-être que pour vous la naïveté est l'équivalent de la dignité et de la sagesse ? . . .

De plus, mes phrases sont trop longues, paraît-il. Je vous comprendrai probablement en vous apprenant que cette préoccupation des phrases courtes au Canada est tout simplement le reflet indirect de l'anglais moderne sur le français du pays — à moins, pourtant, qu'on ne la mette au compte d'un désir inconscient d'imiter (comme le fit Fréchette) ces courtes périodes sentencieuses de Victor Hugo sur son déclin, qui firent tant rire de lui.

De nos jours, l'anglais des États-Unis et du Canada, surtout de l'école féminine dont Agnès Laut est le prototype, est presque fait de phrases d'une demi-ligne, d'une ligne ou de deux tout au plus. C'est très dégagé, très vif et même empoignant au commencement. Mais, au bout de quelques pages, le lecteur n'en peut plus, et soupire après quelque chose de naturel.

Le véritable artiste en littérature doit savoir accommoder son style à la nature de son sujet. Un livre sérieux, un essai plus ou moins philosophique demandent des phrases plus dignes, c'est-à-dire plus longues, qu'une œuvre de moindre envergure. Or, je gage que c'est surtout dans le chapitre qui traite des écoles manitobaines que mon